

SAMEDI 12 OCTOBRE

Le journal du Festival

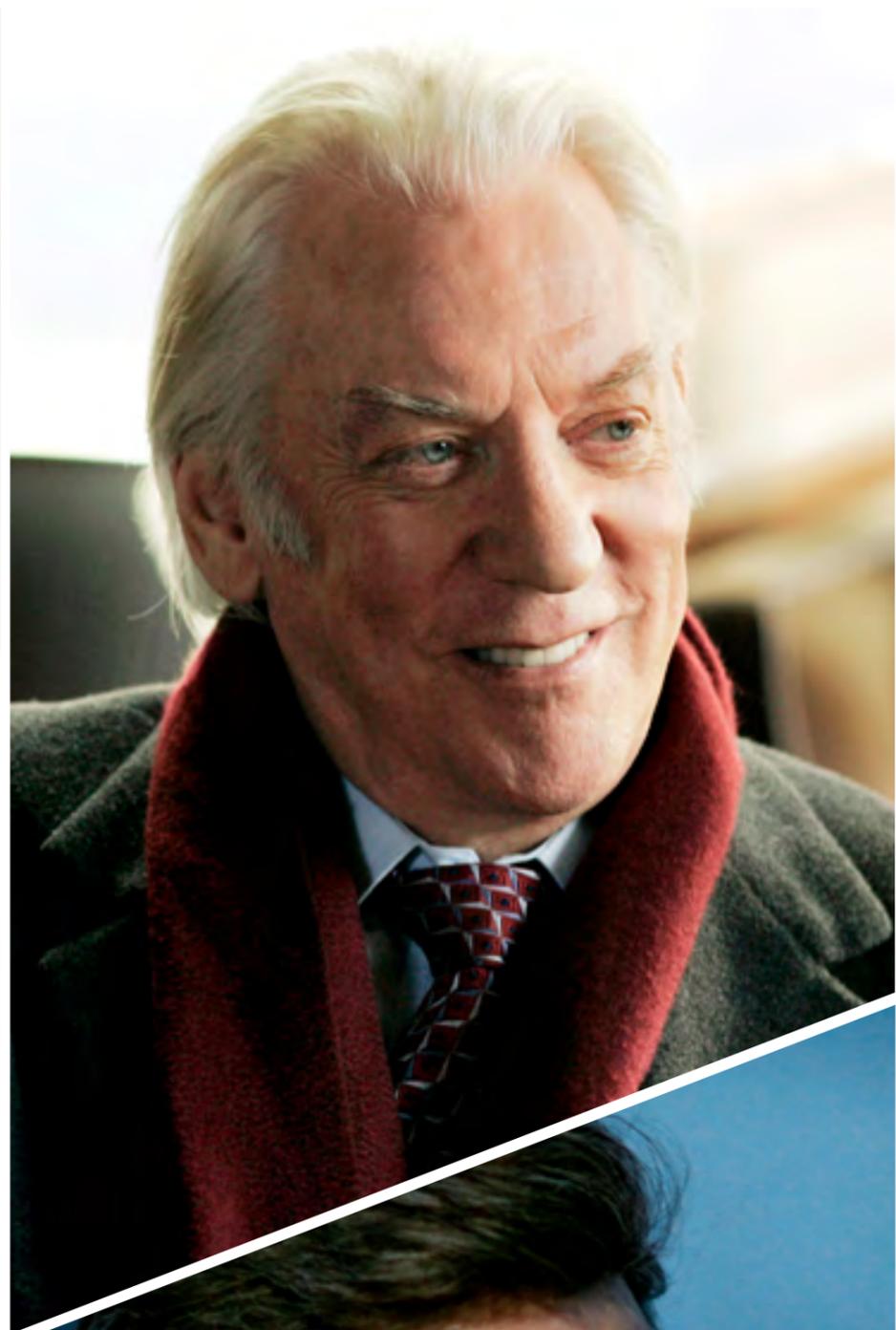
LUMIÈRE 2019



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière

01

10 ANS



McDORMAND,
SUTHERLAND, AUTEUIL

L'ART DU JEU

Frances McDormand

Deux Oscars, un engagement sans faille, notamment en faveur de la parité : *révélée par Fargo*, Frances McDormand possède l'art de sublimer des héroïnes ordinaires et combattives. Une femme d'exception.

Apparition inoubliable, au terme du premier tiers de *Fargo* (1996) : Marge Gunderson dort paisiblement dans son lit aux côtés de Norm, son mari peintre du dimanche, quand le téléphone sonne, exigeant sa présence sur les lieux d'un triple homicide, au bord d'une route enneigée. Personne n'aurait misé un kopeck sur les qualités de déduction de la filquette enceinte de Brainerd, Minnesota - à peu près le bout du bout du monde. Mais c'est Frances McDormand, filmée par son mari, Joel Coen, et qui dit les dialogues de son beau-frère, Ethan Coen. Ce rôle de femme placide et lucide, regard bleu vier et fossette au menton, la conduit à son premier oscar.

Elle a rencontré les Coen douze ans plus tôt, décroché son premier rôle au cinéma dans *Sang pour Sang* (1984), épousé Joel, enchaîné une flopée de seconds rôles, plaisant curieusement aux (grands) cinéastes anglais : Ken Loach, pour *Secret défense*, John Boorman, pour *Rangoon*, Alan Parker, pour *Mississippi Burning*, qui lui vaut une nomination à l'Oscar du meilleur second rôle. Pas assez starlette, pas assez pulpeuse pour le ciné américain ? Tout change après *Fargo*, et la carrière de cette fille (adoptive) d'un pasteur canadien itinérant,

RENCONTRE avec Frances McDormand. Master class publique **> COMÉDIE ODÉON**, lundi 14 octobre, 15h



Fargo (1996)

Daniel Auteuil

C'est un géant du cinéma et du théâtre. Daniel Auteuil tient magistralement le premier rôle du film de Nicolas Bedos, *La Belle époque*, projeté ce soir en ouverture du Festival Lumière.

« **Un acteur français** », a-t-on envie d'écrire. Parce que Daniel Auteuil incarne quelque chose du pays, et de l'époque. Il débute par la farce, le théâtre de boulevard revisité, puis gagne petit à petit avec constance, travail, humilité, ses galons de grand comédien : deux César, un Prix d'interprétation à Cannes. Il est un acteur du Sud (fils d'artistes lyriques, né à Alger, enfance à Avignon) qui monte à Paris, conquiert le Nord, mais n'oublie jamais ses origines, à l'image des trois films qu'il a signés comme réalisateur d'après Marcel Pagnol (*La Fille du Puisatier*, *Marius*, puis *Fanny*), ou de son Scapin dans la Cour d'honneur du Festival d'Avignon.

Daniel Auteuil a d'abord fait rire, au théâtre chez Gérard Lauzier (*Le Garçon d'appartement*), au cinéma chez Claude Zidi (*Les Sous-Doués*). En 1986, il montre dans le rôle torturé d'Ugolin (dans *Jean de Florette* et *Manon des sources* de Claude Berri, déjà d'après Pagnol) qu'il sait aussi déranger et émouvoir. Peut-être est-ce Claude Sautet qui achève de l'accoucher d'un autre acteur en lui, moins exubérant, plus mystérieux. Ils enchaînent *Quelques jours avec moi* puis *Un cœur en hiver*, où le comédien donne la réplique à celle qui partage alors sa vie, Emmanuelle Béart.

Suivront des collaborations fructueuses avec des cinéastes qui comptent : Patrice Chéreau (*La Reine Margot*), André Téchiné (*Ma saison préférée*), Jaco Van Dormael (*Le Huitième jour*, qui lui vaut sa récompense cannoises), Régis Wargnier (*Une Femme française*), Benoit Jacquot (*Sade*), Michael Haneke (*Caché*), Philippe de Broca (*Le Bossu*). Immense carrière, toujours en cours : il est le héros du nouveau film de Nicolas Bedos, *La Belle Époque*, jouant un homme mûr qui se retourne vers sa jeunesse et tente de retrouver l'ivresse d'un grand amour qui s'est peu à peu affadi. Au Festival Lumière, Daniel Auteuil offrira aussi *Déjeuner en l'air*, un spectacle musical autour du poète Paul-Jean Toulet, l'auteur béarnais des *Contrerimes*, dont la mélancolie gracieuse va comme un gant au comédien.

— Aurélien Ferenczi



Le Casanova de Fellini (1976)

Donald Sutherland

Il a tourné avec les plus grands, traversé le cinéma américain engagé des années 70, bourlingué en Europe, campé un inoubliable Casanova pour Fellini. Donald Sutherland, une vie mouvementée au service du jeu.

C'est un géant canadien qui, bon pied bon œil à 83 ans, a eu plusieurs vies. Par où commencer pour dévider le long fil de la carrière de Donald Sutherland, trogne riieuse et œil plus bleu que bleu ? Sa trogne, justement, beauté non conventionnelle. Le lendemain d'une audition, dans ses jeunes années, cinéaste, producteur, directeur de casting le rappèlerent pour le féliciter : oui, il avait été génial, oui, grâce à son bout d'essai, ils avaient compris à quel point son personnage était un type ordinaire, mais non, désolé, on ne lui donnerait pas le rôle, pas avec cette allure si peu ordinaire. Sur le plateau des *Douze salopards*, Aldrich savait à peine son nom : « *Toi, le type aux grandes oreilles, tu te mets-là* », lui lançait le cinéaste.

Il faut imaginer ce que sont pour Donald Sutherland les années 70 : alors que triomphe *M.A.S.H.*, la comédie anti-Vietnam de Robert Altman, chef d'œuvre et Palme d'or, il tourne en Europe *De l'or pour les braves*, attrape une méningite en plongeant dans le Danube, est donné quasiment pour mort, puis ressuscite dans un hôpital londonien. Il côtoie le cinéma engagé de l'époque, jouant dans *Klute* (1971), le génial polar parano d'Alan Pakula - qui lui vaut une « love story » avec Jane Fonda !

RENCONTRE avec Donald Sutherland. Master class publique **> COMÉDIE ODÉON**, dimanche 13 octobre, 15h15

La Belle Époque, au joyeux bal des souvenirs

Comment un homme mûr, lassé de tout – de sa femme et de l'époque – se plonge avec vertige dans le monde d'hier : une oasis de plaisir au café La Belle époque, à Lyon, un passé resurgi ou plutôt reconstitué par d'astucieux faussaires… Le deuxième film de Nicolas Bedos est une balade drolatique et mélancolique dans les souvenirs et les illusions d'un anti-héros fatigué. Et c'est aussi une fable sur l'amour qui surgit, se fane, et renaît peut-être… Dialogues percutants pour acteurs au cordeau : aux côtés de Daniel Auteuil, Fanny Ardant, Doria Tillier, Guillaume Canet, Pierre Arditi mènent admirablement cette ronde des sentiments.



La Belle Époque (2019)

Mais déjà l'acteur est en Italie où il joue par Bernardo Bertolucci dans 1900. Tournage à Parme : Federico Fellini vient le chercher. On a promis Le Casanova de Fellini à Robert Redford ou Marcello Mastroianni, ce sera Donald Sutherland. Quand l'acteur ramène Fellini en voiture à Rome, le réalisateur jette un à un par la fenêtre les volumes des *Mémoires de Casanova*. L'acteur aime préparer ses rôles, le cinéaste tient à diriger « sa » marionnette… Il faudrait parler aussi du sublime *Ne vous retournez pas*, de l'Anglais Nicholas Roeg, film d'angoisse d'après Daphné du Maurier dans une Venise mortifère. Et de la sublime scène d'amour que Donald Sutherland a avec Julie Christie : étreinte ordinaire, poignante, d'un couple qui cherche à se reconstruire. Donald Sutherland n'a pas arrêté. Il domine de sa haute stature et de son sourire ironique près de deux cents films ou séries, y compris des « françaises » d'aujourd'hui comme *Hunger games* (il ne tarit pas d'éloges sur Jennifer Lawrence). Il a offert au cinéma un fils, Kiefer, à jamais Jack Bauer de *24 heures*, mais pas que… Des vies comme la sienne ? Difficile de ne pas en être terriblement jaloux… — Aurélien Ferenczi

une « love story » avec Jane Fonda !

LE BILLET DE **PREMIERE** Thomas Baurez



© Anouck Hocsby / Jean Luc Pigeo Photography

L'autre Charlot

Charlot est mort, il y a quelques semaines. Pas celui avec la canne et le chapeau, non, l'autre, celui avec la crinière blanche, le sourire jusqu'aux oreilles et le nez bien au milieu de la figure. Charles Gérard, 96 ans, s'en est allé. L'année dernière encore, il était là, dans l'immense Halle Tony Garnier avec son pote Bebel pour l'ouverture des festivités. Les deux légendes, grands habitués du raout lyonnais, un peu voutés par le poids de 71 ans d'amitié, prenaient toutes les lumières à chacune de leur apparition.

Charles Gérard, alias Charlot pour la caméra de Claude Lelouch, dont la seule présence à l'écran avait fini par devenir signature. Charlot c'était le bon pote que l'on emmène avec soi, certain qu'il fera rire la galerie. Un peu ahuri mais sincère et fidèle. Il est apparu en 1970 dans *Le Voyou* mais c'est dans *L'Aventure, c'est l'aventure* que Charlot est le plus drôle. La séquence dite « John Davis » où il essaye de convaincre Lino Ventura qu'il parle couramment anglais est anthologique : *« Igneuh fiou minoute aiam chure oui will scie usse… »*

Charles Gérard faisait partie de cette joyeuse lignée de seconds rôles qui a fait la richesse du cinéma français (Carette, Roquevert et les autres…) Pour raconter Charlot il faut repasser par Belmondo. Leur rencontre s'est jouée sur un ring à la fin des années 40. Charles Gérard d'origine arménienne, né Noubar Adjémian, a quitté Istanbul, sa ville natale, quelques années auparavant. Un soir à Paris, face à Belmondo il reçoit une gauche en plein visage. Le nez est cassé, une amitié est née. Les deux hommes ne se quittent plus. Belmondo charme tout le monde, crée l'évènement partout où il passe. Gérard suit et profite de chaque instant. Il sera cinéaste avant de devenir acteur.

Au Festival Lumière, sa belle figure m'est apparue un soir d'octobre 2013. 2013, année Tarantino qui fait le show partout où il passe. Comme à cette projection du *Voyou* qu'il a lui-même programmée. Le cinéphage en pleine fièvre 70's présente sa petite sélection perso. Q.T hilare au micro rejoue alors des séquences entières du film, hurle comme Charles Denner à l'écran : « Merçi Simca ! » À côté du géant américain, il y a Claude Lelouch et Charles Gérard, médusés. Ils écoutent l'hommage comme deux écoliers qui verraient soudain leur rédaction déclamée par leur professeur devant toute la classe. « *Le Voyou, c'est Pulp Fiction avec 25 ans d'avance…* » s'emballe même l'auteur de *Once Upon a Time in Hollywood*. Le film débute enfin. Les lumières s'éteignent. Pas Tarantino. Assis à côté du cinéaste français et de son acteur, il gesticule de plaisir à chaque réplique, pourtant non sous-titrée. Dans le noir, Gérard devait lui-aussi jubiler. L'homme a aujourd'hui filé. So long Charlot !



Demandez-lui le programme !

Quand commence-t-on à travailler à la programmation du Festival Lumière ?

Dès le dernier dimanche du Festival précédent. Avec Thierry Frémaux, on aime bien prendre quelques minutes pendant la séance de clôture et se projeter dans l'avenir. L'an passé, on a parlé de *Forbidden Hollywood*, qui est une rétrospective-événement. Bertrand Tavernier nous poussait depuis un moment pour qu'on montre des films de cette période « pré-code ». Nous avons choisi dix films, et Warner a accepté de fabriquer du matériel, malgré le coût. Ce qui veut dire que ces films seront montrés ailleurs, dans les salles, dans les cinémathèques, grâce à Warner et grâce au Festival Lumière.

Comment doser les différentes facettes de la cinéphilie ?

Le sous-titre de Lumière, c'est « un festival de cinéma pour tous », et on aime bien cette idée que la cinéphilie ne soit



Justice est faite (1950)


 Tucker : l'Homme et son rêve (1988)


L'amour de Jeanne Ney (1927)

DÉCRYPTAGE

Avant la censure…

"Forbidden Hollywood : les trésors de la Warner".

Derrière ce titre se cachent dix films

« pré-code ». Des œuvres libres,

peuplées de gens jeunes sans complexe !



Employees' Entrance (1933)

THE PLACE TO BE

Tous au village!

Ouvert en majesté hier soir, le village est le quartier général du public et des invités ! Il propose ce week- end deux concerts le samedi et deux concerts le dimanche (à 15h et 20h), le vernissage de l'exposition de photographies de Paul Grandsard, une conférence sur le futur du DVD/Blu-ray, le lancement du Café Lumière, près de 4 000 livres et 5 000 DVD dans trois points de vente, un restaurant conduit par le chef Eric Hubert, un espace de réalité virtuelle…

180 films, 447 séances, le programme copieux du Festival Lumière 2019 est un puzzle qui entremêle classiques prestigieux, films grand public et raretés à redécouvrir. Aux manettes de cet équilibre savant, la programmatrice **Maelle Arnaud**, bien connue des spectateurs de l'Institut Lumière.

C'est comme ça que l'on devient cinéphile. Donc, choisir une dominante dans le programme, mais aussi piocher un peu partout.

Trois séances que vous recommanderiez à titre personnel ?

Justice est faite, de Cayatte, parce que sept ans avant *Douze hommes en colère*, on voit le fonctionnement d'un jury, et que les vies de ces jurés forment un portrait de la France de l'après-guerre, admirablement dialogué par Charles Spaak. *L'Amour de Jeanne Ney*, de G.W. Pabst, un film muet qui traverse les courants esthétiques des années 20, de l'expressionnisme allemand au réalisme du cinéma américain. Et pour honorer Francis Ford Coppola, le Prix Lumière 2019, *Tucker*, notamment pour l'énergie incroyable de Jeff Bridges, toujours en mouvement en constructeur automobile indépendant, qui réussit et échoue en même temps.

— **Propos recueillis par Adrien Dufourquet**

Les films « pré-code » doivent leur appellation au fait qu'ils ont été tournés avant l'application du Code Hays. Jugeant le cinéma américain dévoyé, ce véridable code "de bonne conduite", instauré en 1934, fixait des règles très strictes pour traiter les sujets violents, sexuels, politiques ou sociaux sans outrager la morale. Les films « pré-code » échappent donc à cette censure. Ce sont des oeuvres au ton vif, batailleur et festif. Pas de tragédie, du drame un peu, et un esprit combattif tout le temps ! Et s'il y a de la lassitude chez certains héros, il n'y a jamais de découragement : c'est un luxe qu'en particulier les héroïnes de ces oeuvres ne peuvent pas s'offrir. Car le cinéma « pré-code » est un grand cinéma au féminin.

Les reines des films « pré-code » sont souvent ravissantes et pauvres. Dans le cruel et sublime *Baby face* (Alfred E. Green, 1933) un vieil homme fait à l'héroïne (la vibrante Barbara Stanwyck), un discours très subversif, dans lequel il lui intime l'ordre de se servir de sa beauté pour dominer les hommes ! Jean Harlow dans *La Femme aux cheveux rouges* (Jack Conway, 1932) est tout aussi directe avec elle-même en fille outrageusement sexuelle qui refuse qu'on la méprise. Dès le premier plan du film, sur sa jarretière tenue par une broche arborant le petit portrait d'un homme qu'elle désire, elle affiche sa détermination. Surprenantes, ces films ont de la ressource. *La Belle de Saïgon* (Victor Fleming, 1932), alias Jean Harlow, encore elle !, charme en faisant rigoler l'aventurier joué par Clark Gable. *L'ange blanc* (William Wellman, 1931), à nouveau Barbara Stanwyck, est une infirmière qui se dresse contre un Gable autoritaire, qui frappe les femmes. Ce sont des *Âmes libres*, comme dans le film du même nom de Clarence Brown (1931). Une véritable curiosité, dont l'héroïne (Norma Shearer), librement éduquée par un père alcoolique (génial Lionel Barrymore), flirte avec un homme dangereux (Gable tout en carrure de dos imposante et tyrannique). En robe de soie moulante, sans soutien gorge, elle se donne en pleine conscience sans défiance, ni préjugés. Et quand les ennuis arrivent, avec un Gable qui proclame que l'héroïne lui "appartient", elle assume la suite violente des choses sans peur du scandale.

Les films « pré-code » sont des films d'aventures ultra dialogués. Les nombreux personnages négocient tout pour obtenir davantage dans un monde d'escrocs (*Blonde crazy*, 1931, *The mind reader*, Roy Del Ruth, 1933, *Jewel robbery*, William Dieterle, 1932). Dans le formidable *Employees Entrance* (Roy Del Ruth, 1933) l'héroïne couche avec un homme au charme puissant (ambigu Warren William à la fine moustache abrasive, surnommé "le roi du «pré-code»") en échange d'un travail. Comme *Baby Face*, *Employees Entrance* montre des héros qui, par leur force, révèlent les autres à eux-mêmes, les poussent vers l'envie de vivre. À elle seule, cette notion rend ce cycle indispensable !

— **Virginie Apio**

LES FILMS PRÉ-CODE DU JOUR
Employees' Entrance, de Roy del Ruth
> INSTITUT LUMIÈRE, 2^{ème} salle, 11h
La Belle de Saïgon, de Victor Fleming
> INSTITUT LUMIÈRE, 2^{ème} salle, 17h

George A. Romero en trois morsures

Dans sa célèbre Trilogie Zombies, le cinéaste américain George A. Romero organise un voyage politique mordant.

La morsure égalitaire

Le zombie n'est pas raciste. Il mord tout le monde à égalité. Une façon pour George A. Romero de rappeler qu'il n'existe qu'une seule race : la race humaine. Cinéaste blanc au cœur d'une Amérique qui lutte toujours contre le racisme, Romero confie le rôle principal masculin de *La Nuit des morts-vivants* (1968) à un acteur afro-américain, Duane Jones. Son personnage de routier, leader improvisé par sa sagesse et son sang froid qui permet aux autres protagonistes de paniquer le moins possible, instaure entre eux tous une notion très importante : la solidarité.

La morsure discount

Le zombie n'est pas contestataire. En oubliant les émois physiques au profit d'un consumérisme effréné, et la volonté de posséder sans plus savoir vraiment pourquoi, l'homme ne serait-il finalement qu'un zombie de supermarché ? Les zombies de *Zombie* (1978) errent comme des pantins dans un centre commercial. Déconnectés avec leur intériorité, ils se cognent contre les objets de la société de consommation, qui agit comme un virus. Romero, cinéaste à la marge, lutte contre cette pensée matérialiste cannibale en anarchiste qui montrerait la nécessité, à travers ses films, de détruire plutôt les malls que les êtres humains.

La morsure lente

Le zombie n'est pas stressé. Romero respecte la tradition qui veut que le zombie, jamais trop speed, se déplace avec une lenteur obsessionnelle. Les humains du *Jour des morts-vivants* (1985) ont le temps de les voir venir. Ils ont le temps de sentir la peur monter, mais ils ont aussi le temps pour réfléchir à ne pas devenir des êtres mordus, insatiables et stupides. Romero construit son film comme une morsure lente, celle de la prise de conscience que de faire partie d'une Amérique uniquement composée de petites communautés qui se haïssent est pire que se faire dévorer par un mort-vivant.

— Virginie Apiou



Le Jour Des Morts-Vivants (1985)

MINI-NUIT TRILOGIE ZOMBIES,

La Nuit des morts-vivants, suivi de *Zombie*, suivi de *Le Jour des morts-vivants*

> INSTITUT LUMIÈRE, samedi 12 octobre, 22h



Le producteur Robert Hakim avec son épouse et soeur

Elle avait une bonne raison de s'intéresser aux « nababs », ces producteurs de légende dont on pleure régulièrement l'extinction : Florence Strauss est la petite-fille de Robert Hakim, qui, avec son frère Raymond, produisit notamment *Casque d'or*, le classique de Jacques Becker (1952) ; et son père, Jacques-Eric Strauss, fut aussi un producteur d'importance, au générique notamment du *Clan des Siciliens* (Henri Verneuil, 1969). « *J'avais réalisé un premier documentaire sur ce film, intitulé Les Diamants du Clan*, explique Florence Strauss. *Jean Labadie, producteur et distributeur passionné et cinéphile, l'a vu et m'a dit : il faut absolument faire quelque chose sur les producteurs* ». Et les voilà à la recherche des noms cachés derrière les plus grands succès du cinéma français.

Au fil de ses recherches, Florence Strauss a mis au jour des parcours singuliers, presque ceux d'aventuriers, « *alors qu'aujourd'hui il n'est pas rare que le producteur ait fréquenté la même école de commerce que le banquier auquel il s'adresse* ». A commencer par les mystérieux frères Hakim – « *mon grand-père détestait qu'on parle de lui* » - venus d'Egypte, passés par Hollywood, finalement installés en France.

Elle s'est aussi amusée des pratiques de certains, celui-ci rédigeant de faux contrats à escompter auprès des banques, cet autre imposant quasiment de force son film à Cannes – une autre époque « *Peut-être que les nababs, c'étaient les Américains*. En France, beaucoup étaient des nomades, capables de se reconstruire après de grandes faillites, des artisans dont le parcours dit aussi l'Histoire troublée du XX^e siècle. » — Aurélien Ferenczi

Nabab story

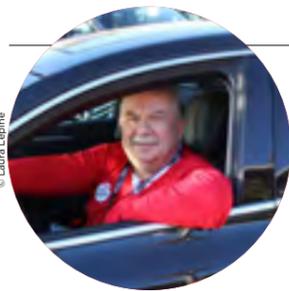
Les deux premiers épisodes de la série documentaire *Le Temps des Nababs* retracent le destin des producteurs d'exception, qui accouchèrent, parfois dans la douleur, de chefs-d'œuvre.

SÉANCES

Le Temps des Nababs, épisodes « *Les Romanesques* » et « *Les Tenaces* »

> INSTITUT LUMIÈRE, 2^{ème} salle, samedi 12 octobre, 14h45

PORTRAIT



Un jour un bénévole

JEAN-JACQUES VALOT : « DÉCOUVRIR UN MILIEU DE L'INTÉRIEUR, C'EST PASSIONNANT ! »

Ancien salarié de Renault, il maîtrise le parler Lyonnais à la perfection et connaît par cœur toutes les rues de la ville. Jean-Jacques Valot affichait le CV idéal pour rejoindre l'équipe des bénévoles du Festival Lumière. Depuis 2015, ce « gone » qui a grandi rue de la Charité endosse son costume de chauffeur pour les besoins de l'événement. Une mission qu'il accomplit chaque jour et qu'il connaît sur le bout des doigts. « *J'adore le contact avec les gens, ce que j'aime par-dessus tout, c'est de découvrir un milieu de l'intérieur, c'est passionnant !* », confie-t-il avec un large sourire. A 63 ans, Jean-Jacques a participé à plus d'une quarantaine d'événements en tant que conducteur bénévole.

Ce retraité hyperactif est aussi membre d'un collectif bien particulier baptisé « Les Papy Runners » : « nous sommes un groupe d'amis chauffeurs bénévoles lors du Festival Lumière, des Quais du Polar et des Nuits sonores ! » Au volant d'une Renault 19, Jean-Jacques avait notamment transporté la délégation autrichienne aux Jeux Olympiques d'Albertville en 1992 : c'est là qu'il a « attrapé le virus. » Le Lyonnais était aussi au volant lors de l'inoubliable Coupe du monde de football en 1998, mais aussi en 2000 à Nice, lorsque le patineur Lyonnais Gwendal Peizerat décroche la médaille d'or. Jean-Jacques Valot, le chauffeur-porte bonheur sera aussi au volant lors de l'Euro de Football 2020. Une nouvelle de bon augure pour les Bleus... — Laura Lépine

PARTENARIAT

OCS, l'ami de huit ans

Serge Laroye, président d'OCS (Orange Cinéma Séries), décrypte le partenariat entre la plateforme et le Festival Lumière, l'une des composantes essentielles de l'accord entre Orange et l'Institut Lumière.

Quels sont les liens entre OCS et le Festival Lumière ?

Ce sont des liens profonds, notre partenariat a huit ans. Le Festival Lumière décrypte le 7^{ème} art en posant un regard d'aujourd'hui sur le cinéma de patrimoine. Un exemple : en 2013, quand il a proposé en ouverture *Un singe en hiver*, un film que beaucoup avaient déjà vu, le niveau d'éclairage apporté par la présentation de Bertrand Tavernier et Thierry Frémaux faisait qu'on avait l'impression de voir le film pour la première fois ! Sur OCS, nous privilégions aussi la recherche d'émotion, de mise en perspective et de cohérence, avec des cycles sur nos quatre chaînes.

Quelle place pour le cinéma de patrimoine sur OCS ?

Nous avons une chaîne dédiée, OCS Géants, avec chaque mois un cycle autour de thèmes ou de cinéastes. Tous les mercredis, une case western, qui fait de très bonnes audiences : *Les Sept Mercenaires* est dans notre top 10 2018. Nous préachetons des documentaires inédits qui décryptent le cinéma classique et nous participons depuis peu à la sauvegarde de classiques, comme *Pandora*, dont la version restaurée sera présentée à Lumière.

Comment résister à la « guerre des plateformes » qui s'annonce ?

Elle éclatera d'abord sur le marché américain. Mais, à part Disney, le déploiement à l'international est encore imprécis. Et le marché français est très réglementé. A OCS, nous sommes forts de nos accords à long terme avec HBO coté séries et Sony coté films - le dernier Tarantino sera ainsi en exclusivité « première fenêtre » chez nous. Et de nos 3,3 millions d'abonnés ! — Propos recueillis par Aurélien Ferenczi

DANS UN MONDE QUI CHANGE, VOUS SEREZ TOUJOURS INSPIRÉS PAR LES GRANDS CLASSIQUES DU CINÉMA



BNP PARIBAS PARTENAIRE DU FESTIVAL LUMIÈRE DEPUIS SA CRÉATION. Vivez ou revivez des grands moments du cinéma international grâce au festival Lumière 2019 et prolongez l'expérience sur welovecinema.bnpparibas



BNP PARIBAS

La banque d'un monde qui change



Rédacteur en chef : Aurélien Ferenczi
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 10 000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org

LE FESTIVAL REMERCIE CHALEUREUSEMENT TOUTES CELLES ET CEUX QUI LE SOUTIENNENT

BNP Paribas OCS HFP A Dessange Partouche Groupe Adéquat OL bioMérieux EDF GL Events Renault Chopard AirFrance Auvergne Rhône-Alpes SNCF TCL Sytral JCDecaux LPA Mark & Law Toupargel Serge Magner Evénements Grand Café des Négociants Dalkia Decitre Actes Sud Ligne Vauzelles Live Up Imprimerie Rey Cibiscus SADC Sacem Scam Copie Privée Ficam Ambassade US

3A Assurances Accorhotels Adrea Mutuelle Groupe AESIO Ateliers Guedj Auchan Retail Audio Technique Cabinet Ratheaux Cervin Champagne Castelnau Cinématériel Commerces Monplaisir Continents Insolites eRolls Fiducial Legal by Lamy Galeries Lafayette Bron et Part-Dieu Gîtes de France Rhône Métropole de Lyon Goliath Groupe Authentik Hôtels Lyon Guillotine Vodka Intercontinental Jacques Gairard Khôra Avocat Kiprokom Kleslo Lavorel Hôtels La Redoute for Business Le Passage Restaurant L'Œil Vintage Maison Bouture Maison Louis Latour MEDEF Mingat Location Nadine Gualtoli Operandi Panavision Patrice Riboud Pom'Potes Prestige Sécurité Printemps Lyon Profil Rajon Conseils Sébastien Bouillet Solulog Sorovim Tendance Presqu'Île Transpalux



Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival